

# I

## KLAUS

### 1

Par une vilaine matinée d'automne, un jeune homme appelé Klaus Siegel sortit de chez lui dans une petite rue de l'Ouest de Dortmund et se dirigea à pied vers la gare. La bruine persistante saupoudrait d'or les trottoirs sous la lumière des lampadaires, et les longs cheveux blonds du jeune homme, humides, s'écrasaient sur sa tête et sur les cordons de son ample vêtement rouge. Il balançait la main gauche en marchant, la droite disparaissant sous l'habit. Arrivé à la gare, il attendit son tour à une machine et acheta un billet pour le Grand Train de 7 h 45 à destination de Hambourg. Il paya de la main gauche, luisante de pluie, et s'accrocha avec la même main à la barre chromée des portes automatiques pour monter dans le train. Il prit place parmi un bloc de quatre sièges au niveau supérieur de la section centrale, et le train se mit en marche.

Il était le seul passager de la rangée. Personne ne le remarqua, son aspect n'avait rien de particulier ; son expression neutre ne le distinguait en rien du restant des voyageurs.

Le bas de son long vêtement gouttait, formant une petite tache sous ses bottes. Peu à peu, au fur et à mesure que le train prenait de la vitesse, la tache s'agrandit et devint de plus en plus sombre, et il s'y ajouta de petites gouttes rouges.

### 2

Daniel Kean, deuxième subalterne de la quatrième section, fut le premier à remarquer le sang.

Daniel Kean avait vingt-neuf ans, il était grand, mince, les traits délicats, avec de grands yeux bleus, et ses cheveux d'un blond doré lui arrivaient à la moitié du dos. Le seul détail qui retenait

l'attention chez lui était une mèche sombre au sommet du crâne. A cette heure, il était comme tout le monde : un homme qui s'était levé trop tôt et se coucherait trop tard. Les cernes marquaient son visage lisse, gonflé par ses paupières lourdes de sommeil. Il travaillait sans relâche depuis l'âge de vingt ans, faisant des heures supplémentaires, toujours pour la même entreprise, d'abord à Hambourg, puis à Hanovre et enfin à Dortmund. Les patrons du Grand Train le faisaient déménager pour occuper les postes que d'autres laissaient vacants car ils devaient eux-mêmes fréquemment déménager. De toute façon, ça ne dérangeait pas Daniel, puisque toutes les villes se ressemblent, aussi bien en Allemagne que dans les autres pays du Nord.

Ce matin-là, deux heures avant de prendre son service dans le Grand Train, Daniel se réveilla et constata que Bijou s'habillait déjà. Ils s'embrassèrent, et il lui raconta son rêve : il ne la connaissait pas et ils se rencontraient subitement.

— Qu'est-ce qui était bien ? demanda Bijou en peignant ses longs cheveux châains devant la glace. Le fait que tu ne me connaisses pas ou qu'on se rencontre subitement ?

— La joie de refaire ta connaissance, répondit-il, et il ajouta : Hé ! j'ai dit une phrase géniale.

— Je m'en étais aperçue.

Bijou avait un an de moins que Daniel, mais elle semblait encore plus jeune. En la regardant, Daniel pensait à la fillette qu'elle avait été un jour, aux grands yeux sombres qui ressemblaient à des fenêtres ouvertes sur elle. Autre détail qui lui plaisait, elle ne souriait presque jamais, mais était toujours contente. Daniel supposait que seuls les gens tristes avaient besoin de sourire.

— C'est Yun, qui a besoin de phrases géniales, ajouta Bijou en finissant de s'habiller. Elle aussi, elle a fait un rêve, mais pas aussi agréable que le tien.

La petite Yun était la fille qu'ils avaient voulue tous les deux et, malgré tous les problèmes que cela leur posait, ils continuaient à penser que c'était la meilleure décision qu'ils aient jamais prise. La fillette regarda très sérieusement son père, avec ses grands yeux fendus, quand celui-ci entra dans sa chambre. Elle lisait : depuis quelque temps, Yun lisait un peu de tout. C'était l'évolution normale d'un enfant de six ans, mais Daniel était un peu peiné de la voir perdre peu à peu son caractère enfantin. Plus elle lisait, plus elle devenait sérieuse.

— Aujourd'hui, j'ai fait un mauvais rêve, papa, lui dit Yun.

— Raconte-le-moi.

La fillette resta silencieuse un instant.

— Tu parlais dans un train très sombre et tu ne revenais jamais. Tu voulais, mais tu ne pouvais pas. Et tu ne rentrais plus jamais à la maison.

— Moi, j'en ai fait un autre, dit Daniel en se penchant vers elle et en souriant. J'ai rêvé que je refaisais la connaissance de maman et que je l'aimais autant qu'aujourd'hui.

— Et, moi, je n'étais pas là ?

— Tu n'étais pas encore arrivée, mais dans mon rêve cela me faisait plaisir de penser que tu allais le faire, parce que, d'une certaine façon, je me souvenais de toi. Et je me disais : "J'ai rencontré maman, et maintenant Yun va venir."

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Daniel caressa la joue de Yun.

— Rien. Je me suis juste senti très heureux. Et, toi, tu t'es sentie triste. Les rêves peuvent être bons ou mauvais, mais ils ne signifient rien, Yun.

— Maman dit qu'on rêve parce qu'on vit dans de grandes villes et qu'on en a besoin.

Daniel acquiesça, même s'il n'était pas entièrement d'accord. Il en allait de même pour certains enseignements bibliques que Bijou transmettait à Yun. Bijou était croyante, pas lui, mais ils avaient décidé que Yun recevrait une éducation équilibrée afin de pouvoir choisir par elle-même quand elle serait plus grande. Et puis Bijou ne lui apprenait rien de bizarre, juste les croyances ordinaires.

— C'est comme quand on mange, dit Daniel en souriant : la nourriture est bonne ou mauvaise, mais il faut manger quelque chose tous les jours. Et en parlant de manger, j'ai faim...

Il se leva, mais le regard de Yun monta vers lui depuis son petit visage immobile.

— Tu vas dans le train, aujourd'hui ?

— C'est mon travail, mais ce n'est pas un train sombre comme celui de ton rêve : c'est le Grand Train, tu te souviens ? Tu y es déjà montée. Ses wagons brillent et il a un plafond en verre. Et je te promets que, ce soir, je rentrerai avant que tu t'endormes. Et on échangera nos rêves : c'est toi qui rêveras que tu refais notre connaissance, et moi du train sombre.

Daniel encouragea sa fille à rire, mais Yun ne bougea pas la tête, très sérieuse.

— Je ne veux pas que tu rêves du train sombre, papa. Ça te ferait du mal.

— Eh bien plus personne n'en rêvera.

Il l'embrassa sur le front.

En se retournant, il découvrit Bijou dans l'encadrement de la porte, qui regardait Yun.

— Tu es censée t'habiller, jeune demoiselle. Aujourd'hui, je commence à l'académie, et je dois t'emmener plus tôt.

Bijou avait obtenu une place de subalterne aux archives, précisément dans l'école de Yun, et Daniel et elle considéraient cela comme une chance. Le salaire n'était pas très élevé, mais du moins Yun pouvait-elle ainsi bénéficier de la présence de l'un de ses parents.

Ils observèrent Yun enfilet minutieusement un vêtement bleu marine brodé de petites étoiles. Puis ils se retirèrent dans leur chambre et Daniel finit de s'habiller. Plus tard, en mangeant quelques biscuits pour le petit-déjeuner, Bijou et lui discutèrent à voix basse.

— Elle rêve beaucoup, dit Bijou. Et elle lit trop.

— Ça arrive à tous les enfants, à un certain âge.

— Oui, mais elle commence à avoir peur.

— Cela signifie qu'elle est déjà grande, répliqua Daniel.

— On devrait peut-être la faire sortir un peu de la ville... L'emmener au parc...

Bijou porta un doigt à ses lèvres.

Daniel embrassa en même temps sa bouche et ce doigt.

— On peut. Dans deux jours, je serai de repos. Si tu obtiens une permission à l'école...

Ils prirent leur décision. Puis Daniel demanda à Bijou de dire au revoir à Yun pour lui : il ne voulait pas que la petite le voie partir. Certes, ces derniers temps, Yun semblait différente, mais Daniel attribuait cela au développement normal d'un enfant, et il se figurait que Bijou voulait garder la petite fille d'avant, dont le sourire dévorait les yeux fendus et semblait tellement contagieux. Bien sûr, il regrettait lui aussi l'enfance de Yun, mais il supposait que cette nostalgie faisait également partie du développement normal d'un parent. Et puis, rien ne les empêchait d'en avoir d'autres et de connaître à nouveau les joies de l'enfance. Tout dépendrait de sa promotion. S'ils avaient suffisamment d'argent, ils pourraient se le permettre. Sur ces réflexions, il partit.

Il sortit de chez lui à peu près à la même heure que Klaus Siegel. Ils parcoururent des rues parallèles au pied de tours fumantes identiques et, sous un ciel violet, ils arrivèrent en même temps à la gare et montèrent dans le même train.

Le Grand Train. Puissant, immense, de verre et d'acier. Deux niveaux par section – supérieur et inférieur –, quatorze grandes

sections, plus de cinquante passagers dans chacune. Les engrenages des roues s'ébrouaient sous l'énorme poids, cinglant le bord des voies par des jets d'étincelles. Une odeur de verre et de métal chauds. Beau et terrifiant. Marcher à l'intérieur, avec son plafond haut, ses lustres en cristal et ses moulures, les lourds cadres décorés de miroirs et les murs tapissés de cuir ou de verre peint, laissait penser que le monde possédait encore certains trésors, des spectacles prodigieux émanant de la main de l'homme. Mais aussi, d'une façon étrange que Daniel Kean ne parvenait pas à comprendre, on se sentait pris entre ses mains quand on en parcourait les couloirs. Cette vibration au centre de la poitrine et ce coup de massue sous les pieds vous faisaient savoir que dès cet instant vous lui apparteniez. Passager ou employé, on ne pouvait éviter cette sensation de petitesse, d'être comme un simple atome de chair et de sang dans le ventre de la technologie suprême.

Daniel aimait cette sensation, et il lui semblait que c'était également le cas de ses collègues. Quand on travaillait dans le Grand Train, le Grand Train vous protégeait, et c'était bien.

Son travail consistait à aider le premier subalterne de la quatrième section. Par commodité, ils s'étaient réparti la tâche, et Daniel ne s'occupait que du niveau supérieur. Mais le vestiaire où étaient remisés les uniformes se trouvait dans la dernière section, la numéro quatorze ; Daniel s'y rendit donc dès qu'il entra, se déshabilla, mit le double vêtement gris aux bords froncés et marqué du symbole de la compagnie (une fleur sombre), chaussa les hautes sandales réglementaires, mit dans son oreille gauche l'écouteur qui lui permettrait de recevoir les ordres de sa chef de section et se recoiffa de façon que sa longue chevelure lui retombe sur les épaules, aussi bien pour couvrir l'écouteur que pour paraître "élégant" d'après les critères de la compagnie. Quand le train sortit de la gare, Daniel, en uniforme de subalterne, commença sa progression dans les niveaux supérieurs, en direction de la quatrième section, saluant les collègues déjà au travail, souriant aux passagers qui le regardaient.

Alors qu'il arrivait à la septième section, il remarqua Klaus Siegel.

Il y avait une trentaine de passagers au niveau supérieur, et le siège de Klaus se trouvait à droite de Daniel, près de la porte, de sorte que ce fut le premier que Daniel vit en entrant. Mais Daniel n'aurait jamais remarqué Klaus sans les signes que ce dernier faisait au subalterne de la section. Au lieu d'appuyer sur le bouton situé sur son siège ou de l'appeler à voix haute, Klaus se contentait de lever la main et, comme il lui tournait le dos, le subalterne ne s'en était pas aperçu.

Daniel aurait pu décider d'appeler lui-même son (ou sa collègue, il n'en était pas sûr : ni les uniformes ni, bien entendu, les corps ne différencieraient les individus de dos), mais il décida qu'il n'allait pas perdre du temps pour savoir ce que désirait ce passager. Il était toujours possible de transmettre la commission à un autre moment.

Il fit son meilleur sourire de subalterne et se pencha avec délicatesse.

— Bonjour, je m'appelle Daniel Kean et j'appartiens à la quatrième section. Je peux vous aider ?

Le jeune homme le regarda. Il se trouvait à côté de la vitre. Derrière, le tourbillon de pluie se tordait sur la fenêtre chaque fois que le train passait à grande vitesse à côté des lumières de la voie. A l'intérieur, tout était calme et silence ; au-dehors, tout éclatait entre le vertige et la clameur.

— Oui, tu feras l'affaire, dit le jeune homme en acquiesçant lentement.

## 4

C'était presque un enfant. Ce fut la première remarque que se fit Daniel. Bien sûr, il pouvait avoir n'importe quel âge, mais quelque chose dans son expression faisait penser à une grande jeunesse. Il avait les cheveux raides et humides partagés par une raie au milieu en zigzag, formant sur le front les côtés d'un triangle dont la base était constituée par les sourcils très fins. D'immenses yeux marron et une petite bouche rose et charnue lui conféraient une personnalité qu'il accentuait en parvenant à ne pas battre des paupières. Il portait un long vêtement rouge traversé d'arabesques brillantes sur la poitrine. Il ne gesticulait que de la main gauche et conservait la droite à l'intérieur du vêtement.

— Je m'appelle Klaus Siegel, dit-il, et il parlait comme s'il avait été sur le point de se réveiller d'un profond sommeil, ou d'y entrer. Assieds-toi, s'il te plaît.

Il désigna le siège en face du sien.

Son ton et ses gestes inquiétèrent Daniel. Pas beaucoup, juste un peu. Il avait affaire depuis des années à toutes sortes de passagers, croyants ou non, et il pouvait reconnaître quelqu'un de "spécial". Ce regard fixe et la voix languide lui firent supposer que Klaus Siegel et la réalité ne partageaient pas le même espace. Il tenta cependant de ne pas se départir de son sourire courtois pour répondre.

— Je suis désolé, monsieur Siegel, nous n'avons pas le droit de nous asseoir avec les passagers. Mon collègue pourra certainement...

Il s'interrompit soudain en découvrant la tache sombre sur le sol.

Le mur situé derrière Klaus Siegel était d'un rouge vif, tout comme ses vêtements, le siège et le sol, de sorte que la tache n'était que ça, de l'obscurité sous les bottes rouges de Klaus. Daniel ne pensa tout d'abord à rien de précis. Il ne s'alarma même pas. Pourtant, l'espace d'un instant, l'image de Yun, sa fille, le regardant de l'air sérieux de ce matin-là lui traversa l'esprit. Le jeune homme le regardait de la même façon.

— Attendez, dit Klaus Siegel calmement. N'appellez pas votre collègue. Attendez et regardez ça.

Klaus n'utilisa que la main gauche. Il avait des ongles très soignés et peints en violet, comme tant d'autres jeunes. Avec cette main, il ouvrit jusqu'au torse son habit long et brillant. Une rafale de parfums exotiques s'échappa de son corps quand il se montra devant Daniel. En souriant, il plissa ses lèvres épaisses dans une grimace moqueuse.

Les gouttes rouges continuaient à couler le long de ses jambes.

Daniel recula d'un pas.

Dans les rangées attenantes, plusieurs regards interrogateurs s'étaient levés, même si seuls les plus proches indiquaient de l'inquiétude. On entendit des commentaires soucieux et quelqu'un en désigna la raison sur le corps du jeune homme.

Tout se déroulait avec une lenteur étrange pour Daniel. Il vit du coin de l'œil que son collègue s'était enfin aperçu qu'il se passait quelque chose et qu'il approchait. Daniel vit la courbe des seins moulés par la partie supérieure de l'uniforme et il en déduisit que c'était une femme. Il ne connaissait pas son nom. Cela n'avait pas d'importance, de toute façon. Ce qui en avait vraiment était de se calmer et de laisser d'autres personnes se charger de l'affaire. *Règle numéro un : que doit-on faire quand... ? Informer son supérieur.* Il écarta ses cheveux de la main gauche pour brancher l'écouteur qu'il portait collé à l'oreille. Sa maladresse lui fit croire que le jeune homme s'en était aperçu, mais Klaus continua à le regarder en silence.

— Je dois en référer à mes supérieurs, monsieur Siegel, le prévint Daniel.

— Tu n'as pas compris, l'interrompit Klaus. Je ne veux parler qu'à *toi*. Assieds-toi, s'il te plaît.

Daniel hésitait. Il vit que sa collègue faisait une grimace de panique en contemplant Klaus.

— Eloignez-vous, dit Klaus dans sa direction, toujours calme mais sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Que personne n'approche. A part lui.

Les passagers les plus proches étaient debout, et ils posaient des questions ou y répondaient. Daniel et la subalterne échangèrent un regard et semblèrent soudain prendre la même décision. La subalterne se tourna vers les passagers et commença à leur parler avec cette douceur caractéristique des employés du Grand Train, tandis que Daniel s'asseyait en face de Klaus. A ce moment, une douce mélodie de harpes et la voix tendue de Merla Shank, sa chef de section, s'insinuèrent dans son oreille gauche. Daniel supposa que les caméras de surveillance dissimulées dans les lampes s'étaient mises en marche et filmaient le jeune homme. Merla, sa chef, devait voir en ce moment la même chose que lui.

— Mon Dieu, fit Merla Shank. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Quoi que ce fût, Daniel en avait beaucoup plus peur qu'elle.

## 5

La jeune fille avançait aussi droit qu'un couteau qui s'enfonce dans la chair.

D'une section à l'autre, d'un niveau à l'autre, à partir du niveau inférieur de la première section. Parvenue au bout, elle montait l'escalier, parcourait le niveau supérieur, descendait au niveau inférieur d'où elle gagnait la section suivante. Elle faisait cela depuis qu'elle était montée dans le train.

Elle cherchait.

La certitude de ce qu'elle allait trouver était si absolue qu'elle semblait se manifester à chaque mouvement.

Elle atteignait l'extrémité de la sixième section quand elle s'arrêta, dressa la tête et dilata les narines, comme si elle sentait quelque chose. Après une courte pause, elle poursuivit son chemin, mais plus lentement. Quelques mètres avant d'arriver en bas de l'escalier qui conduisait au niveau supérieur de la septième section, elle s'arrêta à nouveau.

Le Grand Train passait en cet instant devant des bâtiments tout proches truffés de fenêtres derrière lesquelles s'agglutinaient des visages, des traits aussi rapides que des lances jetées dans la direction opposée, des masques muets qui regardaient en direction du train. Soudain, un tunnel fit disparaître la lumière sur les vitres comme un rideau. Le vestibule de la section s'assombrit, mais rien n'indiqua que ce changement ait la moindre importance pour la jeune fille.



Le train roulait toujours dans le tunnel quand les employés du niveau inférieur arrivèrent progressivement. Ils parlaient, recevaient ou donnaient des ordres, regardaient d'un air soucieux en direction du niveau supérieur. Ils bloquèrent le passage vers l'escalier, mais aucun d'eux ne monta.

En revanche, d'autres descendirent. D'abord, une subalterne de deuxième classe. Derrière, une rangée de visages inquiets, ordonnés, silencieux.

Près de l'escalier, plusieurs sièges en forme de cubes lumineux. La jeune fille s'installa sur l'un d'eux et palpa l'émetteur suspendu au double collier noir reposant sur sa poitrine. Une voix répondit immédiatement dans son oreille. La conversation fut brève, murmurée, puis elle éteignit l'émetteur.

Et elle attendit.

## 6

Klaus avait posé les conditions : le train devait continuer à rouler, sans s'arrêter dans les gares ; ils resteraient là tous les deux et personne ne s'approcherait ni ne les interromprait ; il avait quelque chose à dire à Daniel et lui seul pouvait l'entendre. Du moins Klaus avait-il accepté que les passagers quittent ce niveau et les laissent seuls.

Et c'était ce qu'ils avaient fait, en rang, derrière la subalterne, sans cris ni évanouissements, ni même de démonstrations de panique intense. Epaules tombantes, tête baissée, tous acceptaient ce qui pouvait arriver. Daniel comprit qu'ils étaient résignés par l'habitude. C'était le monde, pas eux. Il était logique que des fous commettent des actes tels que tuer d'autres personnes sans explication, songeait-il. Qui pouvait en être surpris ? Ce genre de chose arrivait aujourd'hui ou demain, aux uns ou aux autres, et cette sorte de mort n'était sans doute pas le pire des destins. Le véritable, unique sens de la vie était la peur. La peur constituait le monde : peur de mourir, de devenir fou, d'être attaqué ou d'être poussé à attaquer, ou à des agissements encore bien pires. Le gouvernement était un gouvernement car il protégeait les citoyens autant que possible, mais cet "autant que possible" incluait quelques variables et en excluait d'autres. C'était là la vie normale, alors, pourquoi ne pas l'accepter ?

Cela dit, Daniel n'éprouvait pas de rancœur envers Klaus Siegel, le fou. Et, en contemplant de près son corps nu et maltraité de la

sorte, il éprouva presque de la peine pour lui. Quel âge pouvait-il bien avoir ? C'était certainement un gamin. Il lui posa la question. Klaus s'avéra plus âgé qu'il ne s'y attendait.

— Vingt ans, dit-il, et il sembla vexé. Mais j'ai une grande expérience. Je travaille comme deuxième assistant chimiste dans une usine d'explosifs de la périphérie : elle s'appelle Siegel, comme moi, mais elle n'a rien à voir avec ma famille. Je projette cela depuis des mois. Je volais de petites quantités de matériel chaque semaine pour que personne ne s'en aperçoive. J'ai tout préparé chez moi. Je sais de quoi je parle et, si un expert me voit, il me croira. Regarde bien.

— Je te crois, assura Daniel.

— Ça ne fait rien. Regarde.

Daniel Kean s'y obligea. Il croyait s'être habitué à ce spectacle, mais il se trompait. L'habileté avec laquelle Klaus avait incisé la peau fine de son torse et introduit chaque lame dans une incision en laissant en évidence un câble relié à une plaque horizontale, comme les cordes d'un instrument, était terrifiante. Daniel avait tout d'abord pensé que les câbles étaient rouges à cause du sang qui coulait encore des coupures, mais en regardant mieux il découvrit que c'était de la peinture. Les câbles étaient peints en rouge, excepté le troisième à gauche pour Daniel, à droite pour Klaus, qui était blanc et s'incurvait légèrement vers le haut pour s'achever en un nœud attaché au pouce droit. Klaus maintenait cette main immobile sur sa poitrine, dans la position d'un musicien jouant du luth.

— Tu sais ce qui arrivera si je laisse retomber mon doigt et que je tends le câble ? demanda Klaus.

Daniel pouvait l'imaginer. Il se demanda si Merla et son équipe avaient procédé à cette analyse, et il s'accrocha à la possibilité – très lointaine – qu'il bluffe. Mais, à ce moment, l'écouteur lui souffla la petite voix tendue de Merla.

— On est dans un beau pétrin, mon garçon. D'après ce qu'on peut en voir d'ici, c'est sérieux. Un appareil très exotique, en fait, seul un fou pouvait le concevoir... Je vais essayer de t'expliquer, mais je m'interromprai quand il te parlera pour qu'il ne se doute pas que tu es en contact avec nous, d'accord ? Remue la tête si tu m'as bien entendue...

— Je l'ai fait pour que vous ne puissiez pas m'arrêter, dit Klaus en interprétant la secousse de la tête de Daniel comme un signe de compréhension. C'est un plan très élaboré, alors ne songe pas un instant à faire une chose bizarre.

Daniel tenta de lui montrer, par des gestes d'assentiment et d'obéissance, qu'il n'avait pas songé à faire quoi que ce soit. Il

s'efforçait simultanément d'écouter l'explication complexe de Merla Shank, mais il perdait la moitié de ce qu'elle disait.

— Il y a quatorze câbles. Les treize rouges... l'impulsion du détonateur sur chacune des pastilles organiques de... Là, elle prononça un terme technique que Daniel ne comprit pas. — Il a été très astucieux, car ni la surveillance visuelle ni la... ne détectent les explosifs organiques bidimensionnels sous la peau... Le seul câble d'activation est celui qui est peint en blanc et attaché... à son pouce... Il s'active quand on le tend. Le câble mesure deux centimètres... il lui permet de rester lâche... Si on l'élimine à distance, on n'arrivera pas à temps pour éviter l'explosion... Mais si cet imbécile s'endort ou s'évanouit, il explosera tout aussi bien... Tu m'entends bien, Daniel ? Ne laisse pas ce garçon se douter qu'on est restés en contact, fais semblant de l'écouter...

Daniel n'avait pas besoin de feindre : il l'écoutait vraiment, autant ou plus que Merla.

— Je suis désolé pour tout ça... disait Klaus, qui semblait avoir un peu mal au cœur. Je sais que je suis en train de provoquer une histoire terrible... mais... je devais le faire... crois-moi...

La nouvelle voix qui claqua dans l'écouteur était rapide, ferme, autoritaire.

— Daniel, ici Elsevier Olsen, officier supérieur de la Sécurité civile.

Son titre impressionna Daniel. On n'avait pas l'occasion de parler tous les jours à un officier supérieur de la Sécurité : ils détenaient le pouvoir de faire tout ce qu'ils voulaient de vous, sans que vous puissiez protester. Ils étaient censés vous protéger mieux que quiconque, il fallait donc leur obéir plus qu'à quiconque.

— Je suis dorénavant le responsable de cette opération. Je me trouve à l'extérieur du train avec mon assistant, mais nous vous suivons de près dans un véhicule officiel... L'important est que tu maintiennes ce fou éveillé... Pose-lui des questions !

Daniel en improvisa une quand Olsen se tut.

— Je ne comprends pas... Pourquoi est-ce que tu dois faire ça, Klaus ?

Le jeune homme le regardait avec la fixité d'un poisson.

— Je te l'ai dit : je veux te révéler quelque chose en privé. Je ne pouvais pas m'y prendre autrement, crois-moi. Ça devait être aujourd'hui, ici, maintenant et comme ça. Toi et moi. Il n'y avait pas d'autre solution.

— Daniel, intervint Olsen : essaie de lui faire croire que tu ne peux pas continuer à parler, que tu te sens mal. Je veux qu'il te laisse respirer.

Daniel hésitait. Olsen insista, et Daniel finit par se plier en deux, il trembla, eut un sanglot. Il pensa qu'il exagérait, mais Klaus lui accorda une pause. Pendant ce temps, son supérieur poursuivit.

— Tu te débrouilles très bien. Maintenant, calme-toi et écoute. Ce garçon est complètement fou, mais il n'a pas menti : il travaille chez Siegel, il a volé l'explosif et il a fabriqué la bombe chez lui. Nous avons obtenu des informations à son sujet. C'est un croyant du Premier Chapitre, un de ces types qui rêvent, lisent trop et vivent entre des murs nus et des fenêtres, comme dit la Bible. Il te parlera peut-être de nymphes, de dauphins ou de tourbillons de feu, attends-toi à tout... Ce qui compte, c'est de le distraire... Il ne doit pas s'endormir ni se relâcher...

Daniel écoutait Olsen avec tant de concentration qu'il avait oublié de garder son attitude angoissée. Klaus le regarda en fronçant les sourcils : une simple ride sur un visage blanc comme le papier, mais elle eut le mérite d'inclure Daniel dans la panique.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Klaus sur un ton soupçonneux. A quoi tu penses ?

— Il ne doit pas s'apercevoir que tu nous parles, lui intima Olsen dans l'oreille.

— J'ai peur, dit Daniel, et il pensa que cette déclaration servait de réplique à ses deux interlocuteurs.

Il prit soudain conscience de sa situation et baissa la tête vers le pouce attaché au câble.

*Le doigt. Le câble.*

— Moi aussi, admit Klaus, mais tu as été choisi, comme moi.

— Choisi ?

— Pour savoir ce que je vais te dire. C'est un secret.

— Pourquoi moi ? gémit Daniel. Pourquoi faut-il que ce soit moi ?

— Qui sait pourquoi ceux qui ont été choisis l'ont été ? se demanda Klaus avec philosophie. On naît, on grandit, on croit vivre dans un monde normal, et un jour on découvre qu'on est différent, ou que le monde n'est pas aussi normal qu'on le croyait ; ce jour-là, on se sent choisi. J'allais appeler ta collègue, mais c'est toi qui es venu. C'est un signe du destin. C'est le destin. — Soudain, il se tourna vers la fenêtre. — Regarde nos villes, indiqua-t-il d'un geste.

Daniel, qui avait du mal à détourner le regard du pouce de Klaus attaché au câble, s'efforça d'obéir. Il contempla, invoqués par la vitesse du Grand Train et serrés entre eux, des immeubles en brique et en ciment, de hautes tours à la chevelure de fumée, des murs qui décourageaient la curiosité et de fines zébrures de ciel dans les intervalles étroits entre les toits.

— Dans un tel monde, n'est-il pas beaucoup mieux de se sentir choisi pour quelque chose ? demanda Klaus.

— Je ne sais que te dire... répondit Daniel.

Il admettait que ce n'était pas un spectacle sublime, mais il souhaitait vivre là, peu importait où, juste vivre. Le seul fait de penser ne plus revoir ni Yun ni Bijou lui causait une profonde douleur.

— “Quand la vieillesse s'abattit sur le monde et que l'émerveillement disparut de l'esprit des hommes... il se trouva un homme pour consacrer sa vie à la recherche des espaces vers lesquels avaient fui les rêves...” récita Klaus. Je suppose que tu te rappelles le Premier Chapitre... Tu crois en la Bible ?

Que devait-il répondre ? Olsen semblait lui aussi dubitatif, mais quand Daniel entendit son supérieur lui conseiller de répondre “oui”, il était trop tard : il s'était vu dans l'obligation d'être sincère.

— Non, dit-il. Je ne suis pas croyant.

Klaus le regarda avec une sérénité que ne reflétait guère son corps sanglant ni le fond rouge vif du mur situé derrière lui. Il gonfla la poitrine en changeant de position et une nouvelle goutte rouge coula de l'une des poches de chair puis glissa sur son ventre comme une gemme. Mais son pouce restait immobile.

— Ça n'a pas d'importance, répliqua-t-il d'une voix lente et grave. Qu'est-ce que la croyance ? Chercher dans un trou, ne rien y trouver et ne pas se donner pour vaincus. Se dire : “Il y a quelque chose”, et recommencer à chercher, en sachant qu'on trouvera ce qu'on cherche...

— J'ai une fille, Klaus... l'interrompit Daniel. Une petite fille de six ans. S'il te plaît... laisse-moi la revoir.

— C'est ça, approuva Olsen : change de sujet, essaie de le garder éveillé. Il a perdu beaucoup de sang et un peu baissé la main. Il reste à peine un centimètre pour que le câble se tende. Surtout, il ne doit pas s'endormir...

— Tu la verras, dit Klaus simultanément.

Sa voix ne trahissait aucune émotion. Il regardait Daniel sans ciller, paupières entrouvertes.

— Personne ne sera blessé, je t'assure... Tu dois juste écouter ce que je vais te dire et t'en souvenir pour toujours. Et n'en parler à personne. Tu dois jurer que tu n'en parleras jamais. Seul celui qui a été choisi peut l'entendre. Et quand je te le dirai – il introduisit la main gauche à l'intérieur de son vêtement et en ressortit le poing fermé – tu couperas toi-même le câble blanc. – Il montra sa paume : de fines pincettes en acier pointues gisaient au centre de la petite main. – Ce sera tout. Compris, Daniel Kean ?

Rien d'étonnant à ce qu'il connaisse son nom, pensait Daniel, puisqu'il le lui avait dit lui-même en se présentant, mais il lui vint alors une idée absurde : que le jeune homme le connaissait.

Que Klaus était là pour lui.

## 7

— Non, dit Klaus Siegel. Tu es trop loin. Assieds-toi ici, à côté de moi... Ou plutôt, penche-toi vers moi. Je veux te le dire à l'oreille.

— Du calme, disait Olsen. Tout va bien se passer. Obéis-lui.

En tremblant, Daniel se leva de son siège et s'accroupit à côté de Klaus, découvrant les genoux sous le bas de son uniforme.

— Maintenant, écoute attentivement ce que je vais te dire... l'instruisit Klaus. Si absurde que soit ce que tu entendras, ne te montre pas surpris... Contente-toi de l'entendre. Ensuite...

Soudain, l'espace sembla devenir immense.

Dans l'état où il se trouvait, Daniel en vint à penser que c'était ainsi quand on mourait désintégré par une bombe : l'espace devenait infini. Mais seule s'était ouverte la porte d'accès à côté de Klaus, qui conduisait au niveau supérieur de la huitième section. Daniel prit d'abord le premier individu qui entra pour une femme, mais lorsqu'il se retourna après avoir fermé la porte, il révéla des attributs d'homme. Il portait la courte tenue blanche du groupe d'Intervention du train et son anatomie avait été conçue pour le combat. L'autre était une femme et portait deux pièces noires brodées et le ras-du-cou rouge du personnel clinique. Ils firent irruption de telle façon que Daniel se vit obligé de se lever d'un bond.

— Monsieur Siegel, c'est un plaisir de vous rencontrer, dit la femme avec un débit rapide, je suis le Dr Brunswick, médecin urgentiste du Grand Train. J'aimerais que nous bavardions.

Klaus et Olsen parlaient en même temps. La voix de l'agent d'Intervention s'ajouta aux leurs. Dans les oreilles de Daniel Kean, l'espace d'un instant, tous les sons se valurent. Mais le seul auquel il voulait prêter attention, le seul qui lui importait – le frôlement du pouce droit de Klaus sur sa peau –, était inaudible.

— Je suis sûre que nous pouvons vous aider, monsieur Siegel.

Elle semblait très jeune, même si son âge était indéterminable. En revanche, son anxiété était plus évidente : elle avait un ton professionnel, mais haletait en fin de phrase. Elle se tenait à une certaine distance, ne s'approchait pas, les mains sur les hanches, un pied nu posé sur un cube lumineux. Daniel supposait que le

ras-du-cou rouge dissimulait une caméra qui observait inlassablement l'état de santé de Klaus.

— Je ne le répéterai pas, prévint Klaus. Juste lui et moi...

*Le doigt. Le câble.*

— Faites ce qu'il dit, je vous en prie, demanda Daniel.

— Il va s'évanouir, commenta la doctoresse en souriant, comme si elle félicitait Daniel de quelque chose. Il est de mon devoir de vous avertir. Nos analyses à distance évaluent qu'il a perdu – elle lança des chiffres, même si ni Daniel ni Klaus ne l'écoutaient – de sang au total. L'inconscience surviendra dans une poignée de secondes. Une minute, tout au plus...

— Je crois qu'il vaut mieux que vous nous laissiez seuls, insista Daniel.

— Vous êtes un simple subalterne, Daniel, vous ne pouvez pas prendre de décisions.

La doctoresse s'appuya à l'une des colonnes blanches de la section et posa l'autre main sur sa hanche. Sa silhouette ressemblait à celle de n'importe qui : stylisée et soignée. L'uniforme moulant et brodé de noir était plaqué contre sa poitrine et ses hanches.

— Le train ne vous appartient pas, et c'est le train qui compte. Et les passagers, naturellement. Quand M. Siegel s'évanouira...

— Ecoutez, coupa Klaus. Si je baisse mon doigt *maintenant*, peu importe que je m'évanouisse ou non.

Daniel pensa que Klaus avait au moins le don de résumer avec force une situation. Ce que le jeune homme voulait dire était très clair : ils allaient tous mourir, tôt ou tard, à l'instant où il le déciderait. Et même pas lui, mais son *pouce*. Ou plutôt les forces qui lui restaient, la dernière flamme de sa volonté. Rien ne pourrait l'en empêcher. Rien n'éviterait la catastrophe. C'était *irréversible*.

Soudain, quelque chose tonna dans l'oreille gauche de Daniel. Il crut que le cri d'Olsen avait aussi été entendu à l'extérieur, puisque la doctoresse se tut immédiatement ; puis il comprit qu'elle devait porter un écouteur comme le sien. Olsen avait dû installer une nouvelle fréquence pour s'adresser à elle. La doctoresse acquiesça à un être invisible, fit demi-tour et partit par où elle était venue, avec l'agent.

— Idiote, idiote... marmonnait Olsen.

Il ne se contrôla que pour ajouter :

— Daniel, essaie de lui faire dire quelque chose *maintenant*...

— Il nous reste peu de temps, disait Klaus simultanément, sans avoir besoin que Daniel le presse, le visage transformé en un masque de sueur. Penche-toi vers moi et jure de ne révéler à personne ce que je vais te dire.

Daniel obéit, mais Klaus ne fut pas satisfait tant qu'il ne l'eut pas répété à voix haute. Puis il ajouta, sur un ton solennel :

— Je te fais un legs terrible, Daniel Kean. Désolé pour toi.

Daniel vit s'approcher le visage de Klaus comme une planète qui va entrer en collision avec une autre. Olsen avait beau essayer de l'encourager, Daniel possédait la certitude absolue que, dès qu'il lui aurait dit ce qu'il voulait lui dire, Klaus ferait exploser la bombe. Il se rappela brièvement que le Premier Chapitre de la Bible parlait d'un homme enfermé dans une ville comme n'importe quelle autre qui regardait les étoiles à sa fenêtre en éprouvant la nostalgie du sommeil, jusqu'à une nuit où le ciel se déversait sur lui comme la mer et l'emmenait en flottant vers une rive verdoyante parsemée de... Il s'efforça de se rappeler... "boutons de lotus et de jacinthes d'eau rouges"... Il croyait que le Premier Chapitre symbolisait le destin de certains esprits après la mort : l'arrivée sur une rive verdoyante et parfumée. Il n'était pas croyant mais quel problème cela posait-il d'y croire au dernier moment ? Peut-être la croyance était-elle fondée, et cette rive existait-elle. Là, il pourrait attendre Yun et Bijou, ses parents et Lania, sa sœur, et les retrouver quand ils arriveraient.

C'était bien gentil, mais, pour l'instant, il ne perdait rien à abonder dans le sens de Klaus. Il gagnerait du temps, comme le conseillait Olsen, son supérieur.

Il approcha son oreille libre, celle qui n'était pas recouverte par l'écouteur, des lèvres du jeune homme, et s'apprêta à écouter n'importe quelle folie.

Les lèvres de Klaus Siegel remuèrent pendant quelques secondes, puis elles se rétractèrent.

— Garde-le en toi et ne le révèle jamais, lui intima-t-il encore.

Il avait l'air de quelqu'un qui se sent soulagé de s'être libéré d'une lourde charge. Daniel s'apprêtait à répliquer lorsque soudain le Grand Train, dans son affolant voyage vers nulle part, passa entre deux grands bâtiments séparés par une certaine distance. Dans cet espace s'introduisit la forme sanglante d'un soleil qui s'élevait. Ce fut un éclair rougeâtre, violent, presque furieux.

Simultanément, Klaus leva la main gauche et s'enfonça les pinces dans le cou.

Klaus Siegel mourut si vite qu'il sembla ne s'être pas aperçu lui-même de sa mort. Pendant un instant, il fronça les sourcils et



regarda Daniel Kean. Il posa même une question que l'on n'entendit pas, car les mots sortirent, rouges et muets, de son cou.

*Le doigt.*

De la même façon que Klaus était mort et ne le savait pas encore, les mains de Daniel Kean bougèrent à l'insu de leur propriétaire, et reçurent le bras droit de Klaus comme une relique précieuse.

*Comme ça. Tiens-le bien.*

La main gauche se chargea de maintenir l'avant-bras à la même hauteur, la droite de lever la main et de soutenir le pouce.

*Le doigt.*

L'esprit de Klaus, rêveur ou non, avait peut-être été transporté sur la rive verdoyante et parfumée du Premier Chapitre, mais, maintenant qu'il disposait d'une nouvelle occasion, Daniel Kean pensa qu'il ne souhaitait pas le suivre. Il s'efforça d'empêcher ce doigt de faire autre chose que continuer à exister, comme lui ou comme le cadavre de Klaus appuyé contre lui, trois choses inertes et charnelles balancées par le mouvement du train.

Il n'y avait qu'un problème : Klaus, maintenant conscient de sa mort, s'effondrait docilement. Son torse s'inclina vers Daniel dans une lente révérence et sa main gauche s'effondra sur le siège, lui plantant les pincettes dans le cou. Daniel laissa la tête de Klaus s'appuyer contre son épaule et il resta immobile en soutenant (*je t'en prie*) ce doigt unique, merveilleux, encourageant.

— Daniel, écoute, Daniel, écoute, Daniel, écoute... répétait l'écouteur comme une sorte de malédiction, mais c'était justement la seule chose qu'il ne pouvait faire en ce moment.

A l'horizon défilaient de grands bâtiments d'une laideur extrême. Daniel pensa que ce devaient être des laboratoires génétiques : seuls les centres militaires étaient plus laids et les asiles de fous plus grands. Quelques instants plus tard, ils furent remplacés par d'immenses ruines. Soudain, celles-ci se figèrent.

Le train s'était arrêté. Daniel ne se rappelait pas – et ne s'en souciait pas – sur quelle partie du trajet ils se trouvaient. Il ne prêtait pas non plus attention à la voix criarde de... Non, ce n'était plus Olsen mais Merla Shank. Une seule chose l'intéressait, en laquelle il avait placé toutes ses illusions, ses désirs de retrouver sa famille, de serrer fort Yun et Bijou jusqu'à les faire rire.

*Le doigt.*

*Ne lâche pas son doigt.*

— Attends un peu. Laisse-moi.

La voix surgit de derrière. Quand son propriétaire envahit son champ de vision réduit, Daniel remarqua une chevelure épaisse, ondulée et noire, et un long uniforme, en un sens similaire à la

chevelure, et aussi une bouche remarquablement rouge et des traits remarquablement beaux. Peut-être s'agissait-il d'Olsen ? Mais l'inconnu s'empressa de se présenter.

— Je m'appelle Moon, agent de la Sécurité civile. Je collabore avec le supérieur Olsen et je viens de monter dans le train... Calme-toi, tout est fini. Maintenant, j'ai besoin que tu recules un peu, Daniel. Laisse-moi m'en charger...

— Je ne peux pas, gémit Daniel. Je lui tiens le doigt.

— Je vais t'aider.

L'agent Moon écarta le cadavre de Klaus de quelques centimètres. Ses gestes étaient silencieux et calculés comme la trajectoire d'une étoile.

— C'est un câble résistant, dit Moon en se penchant pour observer l'espace entre Daniel et Klaus. Je ne pense pas pouvoir le couper sans aide.

— Les pincettes fichées dans son cou... murmura Daniel sans lâcher la main de Klaus, accroché, fondu à elle. On peut le couper avec ça.

— Exact. Ne bouge pas.

Il n'aurait pas pu désobéir à cet ordre même s'il l'avait voulu : il était uni à Klaus pour l'éternité, enchâssé à ce doigt par ses propres doigts.

— Vite, s'il te plaît, supplia-t-il.

— Il n'y en a plus pour longtemps.

Il essaya de ne pas prêter attention aux bruits grotesques que produisaient les pincettes rebelles pendant que l'agent Moon les extrayait avec délicatesse du cou de Klaus. Il trouvait terrible de se sentir tout près de recommencer à rire, à respirer, embrasser Yun ou avoir des orgasmes avec Bijou, et que cette étape dépende de quelques mouvements que même sa fille aurait pu effectuer. Au moins, l'écouteur s'était-il tu, même s'il entendait maintenant un remue-ménage d'ordres et de pas dans les sections proches.

— Ça y est, dit Moon. Tu lui tiens la main ? Recule.

— Non... Attends, ne tire pas dessus, non, non...

— Si tu ne me laisses pas mettre les pincettes, je ne pourrai pas le faire.

Daniel n'osait pas s'écarter. En revanche, il découvrit qu'il pouvait couper lui-même le câble de la main gauche tout en tenant le doigt de Klaus de la main droite. C'était facile, ou cela devait l'être. TOUT ce qu'il fallait, c'était que l'agent Moon immobilise Klaus. Il le lui expliqua en bégayant légèrement.

— Tu t'en crois vraiment capable ? demanda Moon, mais, pour une raison quelconque, il n'attendit pas la réponse. D'accord. Prends-les.

Daniel saisit l'outil et en porta les bords acérés vers l'objectif en essayant de mobiliser les muscles de son bras gauche.

*Le doigt. Le câble.*

Le plus difficile était fait : Klaus mort, Daniel était parvenu à lui attraper le doigt avant qu'il ne retombe. Il restait maintenant une chose très simple, la plus simple. Il tenta de se concentrer sur cette pensée, de s'isoler des bruits croissants qui l'entouraient...

*Le doigt. Le câble.*

*Le plus simple de tout.*

Il introduisit l'entrée de l'instrument tremblant au centre du mince corps du câble. Il y était. En fermant les pincettes, il pensa que, contrairement à tout pronostic et si incroyable que cela pût paraître, il était sauv...

A cet instant, la porte près de laquelle Moon se tenait s'ouvrit, elle heurta Moon qui se cogna contre Daniel, qui inclina les pinces en tirant sur le câble et en le tendant entièrement. Clic.